



PARIS AFICIÓN



SOMMAIRE

Communiqué de la FSTF	page 2
L'édito	page 3
« Qu'est-ce qu'un bon toro ? »	page 4
Littérature et tauromachie (2)	page 14
Couverture sociale des toreros	page 23



Saint Martin, le 27 octobre 2003

COMMUNIQUE

Le 87^{ème} Congrès de la Fédération des Sociétés Taurines de France s'est tenu à Toulouse les 25 et 26 octobre 2003, sur l'initiative du Club Taurin de Toulouse.

Au cours de leurs travaux, les représentants de aficionados ont notamment :

- dressé un bilan de la temporada 2003 en France ; celui-ci a permis de constater que les véritables toros de combat, ceux qui laissent les plus grands souvenirs, existent toujours, mais hors des corridas triomphalistes. Il a été relevé, en particulier, l'intérêt de l'organisation des corridas et novilladas-concours, et très souvent la qualité des organisations inversement proportionnelles à la catégorie de l'arène.
- examiné, avec un Vétérinaire de l'Association Française des Vétérinaires Taurins, la réglementation sur les toros de combat, et ses évolutions possibles : obligations sanitaires, transport, prélèvement et analyses de cornes, interprétation des résultats ;
- constaté une désinformation grandissante du public, notamment de la part de la grande presse quotidienne régionale qui met en exergue la tauromachie des vedettes, oubliant la réalité des toros insignifiants qu'elles exigent (et que les organisateurs acceptent).

L'assemblée Générale a décidé :

- de poursuivre les actions visant à obtenir une reconnaissance officielle des composantes de la tauromachie en France ;
- d'intensifier ses actions de communication vers le grand public et les aficionados, en utilisant tous les moyens appropriés ;
- de donner sa voix au Prix Claude Popelin, destiné à honorer le meilleur lidiador de la temporada 2003 en France au matador José-Pedro Prados " El Fundi " ;
- d'attribuer :
 - le Prix " El Tío Pepe " à la présidence technique de Nîmes du 20 septembre 2003, pour avoir assumé pleinement son rôle et ses responsabilités ;
 - une mention à l'organisation de Roquefort ;
 - le Prix au plus mauvais geste taurin aux organisateurs de Gimont pour leur infâme manque de respect envers les toros ;

Par ailleurs, les aficionados ont tenu à saluer la carrière exemplaire du banderillero Jean-Marie Bourret.

En 2004, le 88^{ème} Congrès fédéral aura lieu à Cherbourg. Il permettra un rapprochement entre les clubs taurins du Sud et ceux du Nord, de plus en plus nombreux et actifs.



EDITO

Retour de congrès

Les 25 et 26 octobre 2003, à Toulouse, se sont déroulées les assises du 87^{ème} congrès de la Fédération des Sociétés Taurines de France.

Toulouse, redevenue « terre de toros » après un gigantesque bras de fer juridique avec les soi-disant défenseurs des animaux et les partisans de l'anéantissement des traditions populaires au profit d'une société aseptisée dirigée par Bruxelles.

Toulouse, où nous attendaient, dans la cour du congrès, les *anticorrida* venus nous rappeler leur haine de la « République permissive » et nous annoncer, à grands fracas, leur décision d'aller en Cassation pour tenter, une nouvelle fois, d'interdire les corridas en Midi Pyrénées. Signalons, à ce sujet, qu'un « collectif antitaurin » vient de s'adresser à la Commission de Bruxelles pour faire interdire la retransmission en direct des corridas par la télévision, sous le prétexte que cela pourrait choquer nos charmantes têtes blondes. Les tonnes de violence déversées par le petit écran chaque jour ayant sans doute, aux yeux des antitaurins, de grandes

valeurs pédagogiques. On a pu remarquer, par contre, cette année, la recrudescence de leur violence, à Fenouillet, à Bourg-Madame, à Fréjus, en Arles, à Carcassonne, à Nîmes, etc.

Toulouse, heureusement, où pendant les trois derniers jours de juin, des dizaines de milliers d'habitants de toute la région sont venus fêter à Fenouillet, dans la banlieue, le retour des toros après plus de vingt ans d'interruption.

Toulouse, encore, où chaque jour se pressaient neuf mille aficionados pour voir, de nouveau, les Miura et les Torrestrella, entre autres, fouler le sable de la grande métropole du Sud.

Toulouse, enfin, choisi symboliquement par la F. S. T. F. pour rassembler les responsables des clubs taurins du Sud-Ouest, du Centre, du Sud-Est et du Nord afin de débattre des mesures à prendre et des actions à mener pour défendre l'intégrité du protagoniste essentiel de la corrida, cet animal merveilleux qu'est le toro de combat.

L'Association des Vétérinaires Taurins de France avait délégué un des siens pour faire une analyse serrée de l'état sanitaire des cheptels, de la nourriture, des conditions de transport, de la sélection opérée actuellement par les principaux éleveurs ainsi que du tercio de piques.

L'objectif est d'avancer, ensemble, avec les autres associations taurines comme celle des vétérinaires par exemple, vers l'élaboration d'une « charte du toro ».

Charte qui regrouperait tous les éléments minimum permettant d'assurer une qualité indiscutable du bétail présenté, suivant les critères qui sont les nôtres.

La Querencia tient là un sujet d'étude pour cette année...

P. S.

Pour sa réunion de rentrée, La Querencia a invité **Thierry Vignal**, collaborateur de la revue *Toros* et fervent défenseur des valeurs essentielles de la tauromachie, pour répondre à une question de fond :

Qu'est-ce qu'un bon toro ?

Observations générales

Àu moment d'entamer cette conférence, je dois vous paraître bien présomptueux. Faut-il rappeler que S. M. "El Viti", qui n'est pas précisément n'importe qui dans l'histoire du toreo, confessait à la fin de sa carrière ne pas être parvenu à percer le mystère du toro ? Qui suis-je, dans ces conditions, pour essayer de le faire ? Au-delà du "bon" toro, il faut s'interroger sur le toro idéal, le toro *de bandera* dont rêve tout aficionado. Ce toro-là existe de moins en moins. Il a sans doute existé durant une certaine époque, et un certain nombre d'éleveurs s'en sont approchés : le Conde de la Corte surtout, mais aussi Urquijo, J. -P. Domecq père, Buendía, A. Domecq première manière, Carlos Nuñez, Guardiola... et plus récemment Victorino Martín. Sa raréfaction peut s'expliquer, bien sûr, par la recherche excessive de la noblesse, destinée à plaire aux toreros, mais aussi par les conditions actuelles du premier tiers : les ganaderos sont convaincus qu'un toro trop brave sera tué au cheval et n'aura plus rien à exprimer ensuite. Or, la conception actuelle de la tauromachie - on peut le regretter, mais c'est un fait - ne privilégie pas le premier tiers : ce qui explique, d'ailleurs, qu'il soit aussi mal réalisé. Ce n'est sans doute pas un hasard si, au cours des dix dernières années, les *Victorinos* ont perdu en bravoure au cheval ce qu'ils ont gagné en noblesse et "classe" (même s'il peut y avoir des exceptions : Madrid 2000, Bilbao 2001). Il n'est pas étonnant que l'idéal de certains ganaderos soit de parvenir à élaborer un



Toro d'Adelaida Rodriguez, Bilbao 2003

toro *manso* et noble, car il ne souffrira pas du premier tiers et conservera des ressources pour la suite. C'est la raison pour laquelle certains auteurs, comme mon ami Domingo Delgado de la Camara (voir son livre : *Avatares históricos del toro de lidia*), prêtent beaucoup d'avenir à l'*encaste* Atanasio, qui présente justement ces caractéristiques, jointes à un volume imposant qui garantit un passage facile des *reconocimientos* vétérinaires. (Il faut voir aussi les théories sur l'augmentation du volume et la baisse consécutive de la race).

④utre idée générale : le bon toro est universel. J'ai du mal à accepter l'idée suivant laquelle, par exemple, tel toro de Miura serait un bon toro en soi mais pas un bon toro *de Miura*. Certes, on peut toujours dire que l'animal n'avait pas un comportement typique de son élevage, mais non adopter un critère à géométrie variable qui ferait considérer comme une qualité un trait de caractère habituellement vu



Toro d'Adolfo Martín, Bilbao le 24 août 2003

comme un défaut (le *sentido*). Certes, on peut se montrer plus exigeant avec des ganaderias qui ont une étiquette *torista* et un peu moins avec le toro commercial de base. Il n'empêche que les qualités à apprécier chez le toro sont toujours les mêmes ; donc, le bon toro est bon quel que soit le fer qu'il porte. Et j'insiste sur ce point : je suis *torista*, mais je ne me réjouis jamais du désastre de tel ou tel élevage « commercial », alors que l'inverse n'est pas toujours vrai : certains donnent l'impression d'exulter lorsqu'une ganaderia dure connaît un échec.

Les qualités objectives

Ceci étant dit, j'ai évoqué les qualités universelles du toro. Il faut maintenant entrer dans le vif du sujet et se pencher un peu plus sur les traits de caractère de cet animal. Pour moi, il y a chez le toro un certain nombre de qualités objectives : bravoure, noblesse, *alegría*, classe, son... Il y a aussi deux éléments neutres, la caste et la mobilité, et l'élément de base qui ne doit pas être confondu avec une qualité : la force.

La force est une caractéristique du toro *en soi* du *bos taurus* primitif - pas du toro *de lidia*, tout comme elle est une caractéristique du buffle ou du bison. Il n'est pas nécessaire de sélectionner pour obtenir de la force. Le manque de force ne signifie donc pas que le toro n'est pas "bon" : la force est plutôt un support à partir duquel les véritables qualités du toro vont s'épanouir. L'inverse est aussi vrai : un toro peut avoir de la force et être dépourvu de toute qualité réelle (voir parfois les Quinta da Foz, que j'adore... surtout pour leurs pelages). La meilleure preuve de ce que j'avance est que le manque de force empêche les qualités du toro de s'exprimer : s'il est brave, il ne pourra pas fournir un combat consistant au cheval ; s'il est noble, il ne supportera pas une faena trop longue ni un toreo trop bas ; et surtout, s'il a du tempérament, ce manque de force va le conduire instinctivement à se défendre et à développer du *genio*. Cela arrive régulièrement dans des élevages comme Cebada Gago ou Guardiola. Le manque de force

transforme donc une qualité potentielle en défaut : la force n'est pas une qualité, mais une base d'expression de ces dernières : les « fondations » du toro.

Un élément neutre : la caste

La caste désigne l'origine du toro - son *encaste* - mais aussi un trait de caractère qui serait le tempérament, la volonté de se battre, l'acharnement au combat... Mais ce n'est pas nécessairement une qualité, car un toro peut avoir de la caste sans être brave - on parle de *manso con casta* - ou sans être noble. Pour parler plus clairement, la caste est un trait de caractère brut qui peut s'orienter, soit du côté de la défensive, soit vers l'offensive. Dans le premier cas, on parlera plutôt de *genio ou de mala casta*. C'est ce qui explique qu'un toro peut être à la fois très encasté et très dangereux, comme le sont certains Miuras : ce n'est pas un *bon* toro ; c'est un toro *intéressant*, voire passionnant, ce qui n'est pas la même chose. La caste peut faire la différence entre deux toros dangereux, dont l'un se battra et dont l'autre

restera figé en donnant des coups de tête (ce dernier est à la fois mauvais et inintéressant). Il est vrai que, parfois, ce genre de comportement peut ne pas résulter d'un complet manque de caste, mais d'un manque de force (le toro n'ayant pas le fonds nécessaire pour supporter la lidia jusqu'au bout) ou d'une sélection trop exclusivement orientée sur le cheval (voir Pedrajas). S'il est certain qu'un toro décasté ne vaut rien, l'inverse n'est pas toujours vrai : un toro peut être encasté et se situer du côté de la mauvaise caste (autre exemple : les Santa Coloma *listos* et *tobilleros*). On pourrait alors tout simplement considérer la caste comme la personnalité du toro : un toro sans caste est un toro sans personnalité.

Autre élément neutre : la mobilité

On peut la considérer comme une qualité dans la mesure où elle évite l'ennui et garantit un seuil minimal d'émotion. Mais elle n'est pas forcément suffisante : un toro peut être très mobile et totalement *manso*, au point de ne jamais cesser de



Novillo de Pio Tabernero de Vilvis à Parentis le 10 août 2003
(photos Martine Bayard)

courir (voir certains Atanasios). Dans ce cas, mieux vaut un toro un peu moins mobile et plus fixe, dont le combat se déroule dans un périmètre plus réduit. Au demeurant, même sans être *manso*, le toro peut être d'une mobilité qui se manifeste surtout en-dehors des phases de *toro* proprement dit : il se précipitera sur un *banderillero* qui l'appelle de quinze mètres, mais refusera de répéter sur la *muleta*. Surtout, sa mobilité peut consister simplement à *aller et venir* plus qu'à charger véritablement : elle n'est alors qu'un minimum acceptable, mais elle ne devient une qualité que lorsqu'elle est accompagnée de race, classe, son... toutes qualités dont nous parlerons plus loin. En revanche, la mobilité est ce qui peut faire la différence entre deux toros dangereux, dont l'un est mobile et l'autre non ; le premier peut présenter de l'intérêt - voire être encasté - l'autre certainement pas. Passons maintenant aux qualités proprement dites. On peut identifier parmi elles : la bravoure, la noblesse, l'*alegria*, le son, la classe et la race. Reprenons-les tour à tour.

La bravoure

Quel sens traditionnel, elle désigne le comportement face au cheval et plus précisément la capacité du toro à pousser sous la pique, sans se décourager, en « se grandissant » et sans non plus donner de coups de tête. C'est évidemment une qualité, sans doute l'une des plus importantes. Mais il est vrai que les conditions actuelles du premier tiers, au moins depuis une trentaine d'années, nuisent beaucoup à son expression. Comment veut-on que le toro s'exprime s'il a l'impression de heurter un mur lorsqu'il rencontre le cheval ? Si l'on ajoute à cela les *cariocas* et les *piques traseras*, on conviendra que rien n'est fait pour montrer la bravoure. Si les choses étaient faites convenablement, beaucoup plus de toros supporteraient deux, voire trois piques, ce que nous souhaitons tous. En revanche, je dois exprimer de fortes résér-

ves sur les mises en *suerte* systématiquement à longue distance, qui deviennent un « truc » de certains *toreros* afin de s'assurer un succès facile. L'esprit véritable du premier tiers, que l'on soit ou non en *corrida-concours*, est de mettre le toro relativement près du cheval pour la première rencontre et de l'en éloigner progressivement *s'il s'est montré brave dans cette rencontre*. En termes de *lidia*, placer d'emblée le toro à l'autre bout du *ruedo*, et surtout s'obstiner à le faire pour un animal qui n'est pas vraiment brave relève d'un contresens, et applaudir d'un « faux torisme » dans lequel je ne me reconnais pas du tout (ne parlons même pas de l'absurdité consistant à donner une troisième ou quatrième pique au *regatón* à un toro de bravoure juste acceptable, ce que l'on a pu voir à Céret cette année et qui est une hérésie complète).





Certains, à commencer par des ganaderos prestigieux, ont développé ces derniers temps une idée « moderne » de la bravoure suivant laquelle elle s'exprimerait aussi bien à la muleta qu'à la pique ; en effet, la muleta, quoique ne faisant pas couler de sang, « châtierait » le toro autant que la pique, par les efforts qu'elle lui demande : nombreuses charges répétées, en ligne courbe, tête baissée... De fait, il est vrai que le toreo contemporain, lorsqu'il est pratiqué au plus haut niveau, est sans doute celui qui exige le plus des toros, en raison de l'immobilité du torero, de l'emplacement bas de la muleta, de la longueur des séries. Il n'est pas sûr, au demeurant, que les toros actuels soient plus obligés à la muleta que ceux des années 60, mais il est vrai aussi qu'ils ne sont pas les mêmes : ils sont plus lourds et souvent plus âgés. Pour ma part, je persiste à penser que la bravoure s'apprécie d'abord face au cheval, mais je reconnais que des nuances sont possibles pour un toro qui a donné un très grand jeu à la muleta. Étant précisé que tous les toros actuels ne sont pas « obligés »

comme je l'ai dit, beaucoup sont torés à mi-hauteur, avec le *pico* et d'incessantes récupérations de terrains, parce qu'ils n'ont ni la force ni la race pour en supporter davantage. Ce qui laisserait penser qu'effectivement, un toro qui supporte une grande faena « contemporaine » est brave...

L'alegría

Se place cette qualité à cet endroit car elle peut s'apprécier aussi bien au cheval que dans les leurres. C'est la rapidité ou la vivacité à venir au cite (on parlera aussi de *prontitud*). Elle est indépendante aussi bien de la noblesse que de la bravoure. Un toro peut être allègre sans être brave (malheureusement, on a trop tendance à confondre les deux); il peut aussi l'être sans être noble, soit parce qu'il donne des coups de tête, soit



parce qu'après avoir répondu vite et de loin au premier cite, il « se dégonfle » dans les suivants. On peut même dire que l'*alegría* n'est pas vraiment une preuve de caste ou de race ; un toro peut en manquer tout en ayant beaucoup de race (voir l'exemple des Cuadri). Ce qui importe, plutôt que de charger rapidement au premier cite, est que le toro maintienne ce rythme dans plusieurs charges d'affilée. L'*alegría* est certainement la plus spectaculaire des qualités du toro, car elle est la plus facile à remarquer y compris par le grand public. Mais elle ne suffit pas en soi à faire du toro un grand ni même un bon toro : après avoir tout de suite répondu au cite, il peut regarder ailleurs, ou mal suivre le leurre, ou « se dégonfler ». Il faut donc, plutôt que de faire une fixation sur ce point, regarder ensuite la manière dont le toro se comporte, soit au contact du cheval, soit devant le leurre.

La noblesse

Qu'en sens strict, la noblesse a une signification très étroite. C'est simplement le fait, pour le toro, de ne pas donner de coups de corne (*cabeceo*, *hachazos*, *derrotas*). Elle ne désigne ni la promptitude à répondre au cite, ni même le fait de baisser la tête : un toro peut très

bien être noble et garder la tête haute, ce qui est au demeurant un défaut majeur, car fait obstacle à l'émotion et conduit souvent à la distraction. C'est le défaut historique des Pablo Romero et des Pedrajas. Il faut bien insister sur ce que la noblesse est une *qualité* : mais ce n'est vrai que si elle s'accompagne d'autre chose. Elle n'est complète que, si dans le même temps, le toro baisse la tête ou « humilie » (le luxe suprême est qu'il commence à humilier avant d'entrer dans le leurre). Mais le toro peut mettre la tête tout en se bornant à aller et venir ; s'il n'a ni race, ni tempérament, la noblesse en soi ne transmettra aucune émotion ; elle donnera une impression de docilité passive, soumise, qui est évidemment aux antipodes de ce que l'on peut attendre d'un toro de combat. C'est pourquoi il faut examiner les autres caractéristiques qui peuvent accompagner la noblesse.

La noblesse doit, tout simplement, s'accompagner de *race*. C'est une notion difficile à définir : certains y voient un synonyme pur et simple de



la caste. Si l'on veut vraiment distinguer, la race serait plutôt du côté de la bonne caste : elle irait alors forcément de pair avec la noblesse, ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'un toro noble a forcément de la race. Inversement, un toro encasté pourrait manquer de race, sa caste se situant plutôt du côté du *genio*. La race se composerait alors elle-même de diverses caractéristiques, dont les plus importantes me paraissent être le son (ou classe) et la fixité.

La classe et autres qualités

La plus importante me paraît être le son ou la classe; c'est une certaine manière de charger qui représente un mélange de noblesse, de piquant, de longueur de charge et surtout d'*entrega*, de volonté de dévorer le leurre ; c'est cela qui fait le très bon ou le grand toro à la muleta. Ce n'est pas un hasard si - comme on parle de toreo profond - les professionnels évoquent parfois la « profondeur de charge » d'un toro. Cela tient à une certaine manière de mettre la tête, en « faisant l'avion » et même plus que cela, de « mettre les reins » comme sous la pique : tout le corps du toro participe à la poursuite du leurre. Le toro *con son* est donc celui qui se livre totalement. A partir de là, des nuances sont possibles dès lors que l'animal est

noble (car, dans le cas contraire, on ne peut pas dire qu'il se livre): il peut être plus doux, *pastueño* (comme certains Domecq) ou plus piquant (comme les Victorinos ou Cebada Gago des bons jours) ; s'il remplit les conditions que j'ai évoquées, il aura du son ou de la classe. Certains *encastes* s'illustrent particulièrement par leur faculté à baisser la tête : c'est le cas des Victorinos, qui, lorsqu'ils sont bons, donnent l'impression de vouloir avaler le sable tant ils humilient (ce qui est un grand facteur d'émotion) ; d'autres par la longueur de leur parcours : c'est le cas surtout des Nuñez, avec leur fameux « *tranco de más* » qui les conduit à poursuivre le leurre tant qu'il est sous leurs yeux et même encore plus loin. Toutes ces variantes font le toro *con son y clase*.

Autre caractéristique importante : la *fijeza* ou fixité. Elle est essentielle aussi bien à la pique que devant les leures, mais avec des nuances : certains *encastes* (Atanasio, Gamero-Cívico, parfois Nuñez) sont froids et mettent longtemps à s'orienter : un manque de fixité sous la première pique n'est pas alors rédhibitoire. En revanche, la fixité sur le leurre

(capacité à se « concentrer » sur celui-ci) est très importante : elle est une qualité majeure des Murube ou des Santa Coloma ; au contraire, son absence, qui conduit à la distraction et parfois à la *mansedumbre* totale, affecte régulièrement les Atanasio ou les Gamero Cívico (Samuel Flores : voir ceux de Bilbao, cette année).

Pour conclure, on peut dire qu'un toro noble avec de la race charge ; un toro noble avec peu de race se borne à aller et venir. Cela se ressent facilement ; dans le second cas, il n'y a pas d'émotion. (voir les quatrième et cinquième Pablo Romero de Céret) aussi parce que le toro qui va et vient ne supporte qu'un toreo superficiel et linéaire. On peut ajouter un autre indice, qui est la faculté du toro d'aller *a más*. Encore faut-il savoir, là-dessus, de quoi l'on parle, surtout lorsque l'on dit que c'est une des qualités les plus prisées des professionnels : il s'agit plutôt de ne pas aller *a menos* que d'aller *a más*. Soit le toro termine sur un rythme supérieur à celui du début (vertu essentielle des Atanasios) soit, au moins, il garde le même rythme de bout en bout (ne pas oublier que le déclin, voire la disparition de certains *encastes*, comme Jijón ou Veragua, est venu de ce qu'ils allaient *a menos* dès le début du

troisième tiers). Actuellement, il est rare de voir des toros aller *a más* pendant la faena, au moins lorsqu'ils sont bien torés ; si cela arrive, c'est plutôt que l'animal n'est pas vraiment dominé, ou alors qu'il s'agit d'un toro faible auquel le torero aura su redonner confiance. Il ne faut pas confondre cette caractéristique avec la faculté du toro d'accélérer dans la passe, qui est une composante du *son* et évidemment un facteur majeur d'émotion.

Lorsque ces qualités sont réunies, on peut dire que le toro « rompt » : encore un mot mystérieux et peu cartésien qui désigne tout simplement, lorsque le toro est bon, le fait de se livrer à fond, d'aller au maximum de ses possibilités. Mais le mot a aussi une signification plus neutre, qui correspond à une définition du caractère du toro. Il arrive fréquemment que ce dernier demeure « indéfini » jusqu'à un stade assez avancé de la lidia, parfois jusqu'au début du troisième tiers, parfois encore plus tard : il alterne manifestations de bravoure et de *mansedumbre*, se livre dans une





charge et beaucoup moins dans la suivante... Suivant qu'il s'oriente du bon ou du mauvais côté, on dira qu'il rompt *a bueno* ou *a malo* ; l'orientation vers la noblesse encastée d'un toro qui a commencé par faire de « vilaines choses » est très caractéristique de l'origine Atanasio. Mais au-delà, il est tout à fait possible que le toro ne rompe jamais... car il ne se livre jamais entièrement. S'il est plutôt bon, il sera maniable sans manifester une classe exceptionnelle ; s'il est plutôt mauvais, il sera plus ennuyeux que vraiment dangereux. Le fait de ne pas « rompre » n'est pas un indice en faveur du toro, car un toro pourvu de personnalité - autrement dit de caste - sera, soit franchement bon, soit franchement mauvais (au sens de difficile).

Pour juger un toro ...

Cela me conduit à énoncer maintenant quelques idées générales sur la manière d'évaluer le comportement du toro. Je ne reviendrai pas sur ce que disait le "Tio Pepe" sur la nécessité de ne jamais le perdre des yeux, à aucun moment. Il m'est arrivé personnellement de ne pas voir Luis Francisco Esplá se faire prendre à Madrid par un toro de Cuadri parce que j'avais détourné le regard deux ou trois se-

condes, alors que rien dans le comportement de l'animal ne laissait présager une *cornada*. Le comportement du toro peut changer à une vitesse hallucinante. On cite souvent l'exemple d'un toro qui a pris le torero (même sans forcément le blesser) et qui, de ce fait, va s'aviser, et cela est juste, mais il n'y pas toujours de *cogida* : il peut suffire d'une maladresse du torero, d'un manque de *temple* sur une ou deux passes, de sorties trop courtes, de *toques* brusques ou à contre-temps, d'une mauvaise présentation du leurre... Cela m'amène à une idée essentielle : on dit qu'il faut juger le torero en fonction du toro, et cela est vrai ; mais on oublie trop de dire qu'il faut juger le toro en fonction du torero. Un exemple : la longueur de la charge ne paraîtra évidemment pas la même si le toro est toréé par un torero *codillero*, incapable de lui donner une sortie large, ou par un torero pourvu de suffisamment de poignet pour l'emmener loin et permettre ainsi à sa charge de se déployer. Les défauts que j'ai déjà indiqués - absence de *temple* ; *toques* inopportuns, incapacité à laisser la muleta en place entre chaque passe - peuvent gâcher, à terme, les qualités d'un bon toro et évidemment rendre encore pire un mauvais. Cela est surtout vrai pour les *encastes* « exigeants » et à forte personnalité, comme Victorino Martín, où la couche de noblesse qui est à la « surface » du toro recouvre un fond de *genio* et d'instincts défensifs qui réapparaîtra très vite si le torero ne fait pas bien les choses. Il est bien dommage que nous n'ayons l'occasion de voir les toros qu'une fois, car, entre des mains différentes, ils pourraient nous faire une tout autre impression. Par exemple, pour ceux qui y étaient, le quatrième Samuel Flores de Bilbao, qui, entre les mains de Ponce, a presque paru bon - ce qu'il n'était pas - à certains, aurait paru épouvantable s'il

avait été lidié par "El Califa" - je ne cours pas grand risque à le dire - ou même par César Jiménez. De même, un toro très agressif, qui peut paraître impossible entre les mains d'un torero inexpérimenté, peut révéler une véritable noblesse s'il est apaisé par un maestro confirmé. On peut aussi avoir l'impression qu'un toro ne répète pas sa charge parce que le torero fait tout pour l'en empêcher, en ne laissant pas la muleta en place, en se replaçant artificiellement... La définition du « bon toro » ne dépend pas que du toro lui-même. Elle dépend aussi de son *lidiador*.

Pour prolonger ce que je viens de dire, il faut examiner de très près les variations de comportement du toro suivant la domination qui est exercée sur lui. Il est naturel que, lorsqu'il est pourvu d'un peu de race, le toro ait tendance à se grandir, *crecerse*, lorsqu'il se sent dominateur. Mais on voit aussi fréquemment des toros, agressifs et conquérants lorsqu'ils sentent qu'ils ont le dessus, se dégonfler lorsqu'ils se sentent dominés : cela peut aller de la « protestation » dans le leurre, que l'animal ne suivra qu'avec réticence, en secouant la tête - *calamocheando* - ou en se retournant de plus en plus court, au refus pur et simple du combat, qui va jusqu'à la fuite aux *tablas*. Ce genre de comportement n'est évidemment pas un indice de race ; c'est pourquoi il faut être attentif et ne pas se laisser tromper à l'agressivité épisodique de ce genre de toro. Le secret pour le torero est alors de ne pas trop le contraindre, de façon à ce que l'animal lui-même ne s'aperçoive pas qu'il est dominé : il doit avoir l'impression de suivre sa propre

volonté et non de subir celle de l'être humain.

Je ne peux pas terminer sans me demander si la définition du « bon toro » varie suivant que l'on est *torista* ou *torerista*. A priori, ce ne devrait pas être la même chose : on imagine toujours que l'un privilégie le toro puissant, dur, violent, alors que l'autre préfère un animal suave et presque inoffensif. Ce n'est pas forcément vrai. Pour ma part, je suis résolument *torista* et bien conscient que le *genio* est un défaut et la noblesse une qualité. Simplement, dans l'intérêt même du spectacle, on ne peut pas estimer la noblesse si elle n'est pas accompagnée d'un minimum de race, de tempérament, d'envie de se battre, de ce qui fait que le toro est un animal de combat. C'est pourquoi on peut en arriver à préférer un toro fort, dur et foncièrement sans grandes qualités, à un animal noble et peut-être même brave, mais faible, innocent et qui finit par se rapprocher d'un animal domestique. L'essentiel est d'en être conscient. Le *toro-toro* peut sortir aussi bien de chez Torrestrella ou Jandilla que de chez Victorino Martín, même si c'est plus rare. Lorsqu'il sort, il faut savoir le reconnaître.

Th. V.

Les photos non légendées sont extraites de
Cuadernos taurinos
Diputación provincial de Valencia (1985)

